

Compote

Maxime Brillon

Numéro 167, automne 2020

une fourchette en équilibre dans tout ça

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brillon, M. (2020). Compote. *Moebius*, (167), 15–29.

Compote

Maxime Brillon

Derrière la porte, sur la fiche, ça dit « purée ».

Pourtant on lui envoie des crêpes, des tortellinis.

Elle n'a pas de dents.

Demander autre chose nécessiterait une longue liste de requêtes en chaîne jusqu'à un certain bureau, à un certain étage.

On a le temps de mourir, d'ici à ce que.

Alors on coupe les tortellinis sauce rosée pour offrir chaque bouchée en cadeau, lentement, dans l'humidité d'une chambre inerte, sauf lors de quelques visites ponctuelles, souvent utilitaires.

Et on chante des chansons pour faire sourire.

* * *

Il est difficile de résister à la tentation de faire d'elles et d'eux des caricatures, des personnages de dessin animé ; la vie près de la fin surligne dangereusement tout. Certains acceptent tout simplement qu'ils sont en prison, torse nu, un peigne dans les mains : *mon père c'tait un gars de camions pis d'usines*. D'autres chantent en plusieurs langues mélangées. D'autres veulent du homard, se sentent dans un bocal, se rasent trop près de l'œil, insultent le vide.

On finit par développer des réflexes d'écoute. On enferme nos jugements loin pour pas qu'ils entrent en conflit avec les tâches à accomplir.

Quand ça sent fort, il faut vider quelque chose, quelque part.

* * *

Parfois, on tente les exercices physiques listés sur de petits programmes agrafés, prescrits par des personnes qui ne sont pas dans la même bâtisse que nous et qui nous visitent une fois par mois pour nous dire comment faire ça correctement.

Or il faut développer ses propres trucs.

Pour réussir à exécuter les manœuvres détaillées par les pictogrammes et faire *revenir un mari*, on peut se servir de la ruse d'un faux spectacle biblique : on lève les bras dans les airs *pour Jésus*.

« Oui » de la tête, « non » de la tête : *pour Jésus*.

* *
* *

La télé dans la plupart des chambres décrit la situation des résidents qui regardent leur propre description et qui ne peuvent rien faire d'autre que d'être décrits et situés comme tels, de loin, enfermés.

D'ailleurs, je m'étais promis de ne pas les décrire moi aussi. D'attendre et de compiler, de voir plus large avant de.

On se prend pour qui, à digérer des vies pour en faire des nouvelles ? À partir de quand, de quels yeux la nouvelle n'est plus nouvelle et vire en compote ? Quels yeux pilent ? Lesquels nourrissent ? Une collègue me confie que de toute façon, elle ne *cré' pus c'que les nouvelles lui disent*.

Tout c'que j'cré' : je l'ai vu, je l'ai vécu, point final.

* *
* *

La fourchette l’effraye plus que la cuillère, en bouche. Le temps autour prend de la consistance, s’approche du yaourt, colle. Elle s’endort pendant, on la réveille, on vérifie.

La couche n’est pas pleine.

On se rappelle qu’il est préférable d’employer certains termes plutôt que d’autres.

Résidents pour patients.

Tablier pour bavette.

Culottes pour couches.

Toujours faire un effort pour ajuster l’âge des mots.

* * *

Quelqu’un crie sans arrêt des *Monsieur-Madame-fort-fort* pour attirer l’attention alors qu’il tient son bouton rouge et qu’il sait très bien que ce bouton-là, ça fait la même chose que de crier des *Monsieur-Madame-fort-fort*.

Ça énerve le reste des résidents, beaucoup.

On se fait une mission de le ramener à l’ordre.

On gronde.

J’ai grondé quelqu’un qui ne pouvait même pas savoir qu’il se faisait gronder.

Qui n'apprend plus.

* * *

On ne peut certainement pas blâmer celles et ceux qui travaillent là à l'année, et qui vaquent avec détachement, qui adoptent des raccourcis.

Tout ça, c'est de la survie.

Faut que tu checkes ceux qui t'watchent, pour monter dans la hiérarchie, faut que tu checkes ceux qui veulent que tu montes dans l'système, moi t'sais j'ai travaillé dans le système carcéral, le système de justice, comme pilote d'avion, j'ai vendu des systèmes d'alarme, faut que tu checkes le monde qui te checkent, c'est eux qui vont t'offrir plus de salaire, pis la journée où tu refuses de coopérer, y te parleront pus jamais, pis tu vas rester icitte, au même salaire, même job, même crise de marde – j'te dis – watches comme'faut le monde qui t'checkent, c'est eux qui vont t'faire monter dans' vie.

La personne qui dit ça prend généralement quatre biscuits et un verre de lait, tous les soirs.

* * *

Il dit n'avoir rien accompli d'important.

La plupart de ses phrases mettent environ trente secondes à sortir.

On les construit ensemble.

Ça nous calme.

On compare ça – sa vitesse, notre vitesse –
à des vagues vues de loin.

Ralenties par la distance.

Il n'a rien accompli d'important n'a pas eu de pouvoir politique, décisionnel, n'a pas pu changer les choses.

Et vous... vous êtes jeune... je le vois... vous avez encore... la possibilité de... faire des choses... de la générosité.

Il dit « générosité » comme quelqu'un qui monte rapidement des escaliers.

Je lui dis que je suis en amour et que pour l'instant, c'est tout un projet.

On rit.

* *
* *

Mets-le à OFF.

Elle me pointe son ventilateur.
Je le mets à OFF.

Non, mets-le à OFF!

Je le mets à ON.

NON, mets-le à OFF!

C'était à prévoir.
Je le remets à OFF.

NON! Mets-le à OFF, y va rouler toute la nuit!

Je retourne le ventilateur,
lui montre que c'est à OFF.

Merci beaucoup.

* *
* *

« Voir de ses yeux vu ».
C'est une drôle d'expression.
Parce que généralement, on les voit pas, nos yeux.
Sauf si peut-être on se fait opérer pour le strabisme.

(Quelques clics me suffisent pour me rappeler que ça vient du *Tartuffe*. Donc que je viens d'expliquer une vieille blague.)

* *
* *

Elle me demande de l'eau claire, mais ne boit que du nectar. Elle est dysphagique, pourrait s'étouffer, elle n'a rien bu de la journée, et il fait une chaleur atroce. Elle me dit que dans le jus que je lui donne, il y a *du beurre de peanuts*. Je lui assure que c'est juste du jus, mais plus épais. Elle me répète que j'ai mis *du beurre de peanuts* dans son jus. J'aimerais avoir la boîte de nectar pour lui montrer. Si j'avais du beurre de peanuts, je lui montrerais que ça se mélange pas à du jus.

Alors je cède : je lui donne un verre d'eau du robinet.

Elle ne s'étouffe pas.

Je respire.

* *
* *

On occupe une bonne partie de notre journée à critiquer des décisions qu'on trouve illogiques, à maudire le présent et l'incertitude. Parfois c'est dans nos têtes, parfois c'est dans nos pauses, ensemble.

À force de pointer du doigt le microscopique – ou le macroscopique –, plus personne n'est à la bonne échelle.

Mais la dame du fond met une heure à mâcher son souper alors vaut mieux s'activer maintenant pour réussir à coucher tout le monde à temps.

* * *

La première fois qu'on change quelqu'un, c'est une question de regard, surtout quand on sent que le regard a un effet. On le pose sur le visage de la personne concernée pendant que l'autre membre de notre dyade s'occupe de la section postérieure. Quelquefois, c'est le plaisir de l'eau, du toucher qu'on voit. Quelquefois, la peur, l'incompréhension.

Certaines calment le ou la lavée avec des *oh mama*. D'autres ont l'air de changer l'huile d'un char en parlant de leurs vacances.

Souvent, un léger passage de la main dans les cheveux convient parfaitement à ajuster les humeurs.

Même ganté.

* * *

Avec tout l'attirail de protection (lunettes, visière, masque, jaquette, gants) qu'il est nécessaire de remplacer quand on passe d'une chambre positive à une chambre négative, ou d'une chambre négative à une autre négative, se mouvoir et décider de sa prochaine action devient ardu, coûteux, surtout quand l'eau de Javel utilisée pour désinfecter sèche sur la visière, obstruant la moitié de notre champ de vision.

On commence à lire dans les pensées, me dit une collègue.

On voit avec la peau.

Moi qui pensais qu'on réservait ça aux Arts.

* * *

Les midis, on mange nous aussi avec des ustensiles en plastique, pour ne pas toucher directement la nourriture avec nos mains, même si on vient de se les laver cinq fois ou plus (j'enlève mes gants, enduis mes mains de liquide aseptisant, enlève ma jaquette, enduis mes mains de liquide aseptisant, prends une lingette désinfectante, la pose sur une table, enlève ma visière, la dépose sur la lingette, enduis mes mains de liquide aseptisant, enlève le masque, enduis mes mains de liquide aseptisant, remets un masque, remets des gants, passe la lingette désinfectante sur la visière, enduis mes mains de liquide aseptisant, remets une jaquette si je passe à une autre chambre, enlève les gants si je reviens en zone froide, pour respirer).

À la longue, une pellicule visqueuse se développe sur le dos et la paume des mains. On se l'enlève en les lavant – au savon et à l'eau, cette fois-ci.

Sinon ça goûte trop fort lorsqu'on se permet un sac de chips.

* * *

Des gens se révoltent dans les rues, pour les Noirs, contre la police. On travaille, nous, ici, Noirs et Blancs. À regarder ce qui se passe à la télé, et ne pas savoir comment en parler.

Peut-être qu'il est temps de passer la collation ?

* * *

J'ai longtemps pensé que « témérité » et « courage » étaient synonymes. Pourtant la témérité nécessite une part d'inconsidération, de naïveté. Faire ce que je fais temporairement, pour aider la cause, n'a rien de courageux : c'est plutôt téméraire.

Les courageux, ce sont celles et ceux qui continuaient, continuent et continueront à le faire, un, deux, dix, vingt ans durant, en connaissance de cause, la tête remplie d'années.

* * *

On passe pas loin d'une heure à régler des paiements de comptes par téléphone. Avec toutes les options, les détours, les numéros d'assurance sociale, de succursales, les suites de boîtes vocales. Si près du bout, il reste ça, à endurer. Curieusement, c'est là qu'on se rapproche le plus.

Dans la haine de la bureaucratie.

* *
* *

*Ouin, moi j't'ais en business.
J'ai crissement abusé, dans' vie.
J't'icitte pour essayer.*

J'aime ça.

*J'pense me relancer en gestion d'la santé.
J'ai la piqûre.*

*De toute façon, j'peux pus aller dans l'Vermont :
Y m'veulent pus là.
Mon père, c'est le Qatar :
Y l'veulent pus là.*

*Peux pus aller en Suisse non plus.
Trop risqué.*

– un collègue de travail temporaire

* * *

À force de voir unetelle chercher son mari partout, untel qui sort sa table dans le couloir pour manger son yaourt avec une tuque devant la fenêtre et qui en renverse partout, untel qui visite unetelle dans sa chambre malgré les directives de la santé publique, unetelle qui me sourit en haussant les épaules comme pour dire *ah, que voulez-vous, c'est comme ça*, on peut commencer à croire en l'anarchie.

L'équilibre s'installe, doucement.

Sous nos tonnes d'équipement de protection, les grades n'apparaissent plus, on se fie à la personne qui prend les décisions. Pas de distinctions, de fiches, de consultation de dossier : on suit la personne qui fait.

L'expertise se prouve d'elle-même : dans l'action.

* * *

Je suis entouré de peintures et tout ce que je trouve à lui dire, c'est *allez-vous les vendre ?*

Quelques heures auparavant, l'artiste voulait aller faire du vélo, avait son casque, son sac à dos, n'en pouvait plus, restait bloqué dans l'ascenseur, paniqué, n'ayant pas le code

d'accès secret pour l'actionner : *vous n'avez pas le droit de me garder ici contre mon gré*. Huit personnes l'entouraient, toutes incapables de justifier son emprisonnement, immobilisées par des ordres et d'éventuelles menaces de perte d'emploi. Plus que cinq cas positifs dans tout le bâtiment, mais personne ne bouge de son étage, par précaution. On lui suggère de *tricher un peu le système* et d'aller prendre l'air sur la terrasse, accompagné ; c'est le mieux qu'on puisse faire, pour lui, actuellement.

Or ce qu'il veut, lui, c'est de la liberté.

Pas un rendez-vous sur une terrasse.

Quand je rentre dans sa chambre, constate la trentaine de tableaux sur les murs, la cinquantaine d'autres empilés, le petit atelier – on a le droit, de peindre, ici? –, la guitare sans corde dans le coin, le clavier MIDI, tout ça sur une playlist des Stones, mon ton oscille entre vouvoyer fort et jaser avec un chum. Pas besoin d'effort pour *lire dans nos pensées* : ça passe direct par la peau. Et la musique.

Sa signature est tellement grosse sur les peintures que la dernière lettre ne rentre pas tout à fait dans le cadre, même si le nom qu'il s'est attribué n'en a que quatre, des lettres.

Il a joué de la guitare à Seattle avant la scène grunge, n'aime pas les Stooges, préfère Lou Reed. Son chien s'appelait Jane. Il veut me faire écouter ses compositions sur Logic, parce qu'il n'a pas encore trouvé les paroles adéquates pour sa toute dernière.

Je n'ai pas pu mettre ses écouteurs.

Bien sûr qu'il ne les *vendra pas*, ses peintures.

* * *

Il ne me reste qu'une fourchette pour lui donner de la compote.

Juste avant, on manquait de lingettes désinfectantes pour les visières, de sacs poubelle pour les couches, de temps pour appeler l'infirmière.

Quand j'essaye de la faire boire, sa tête ne penche pas assez en arrière pour accueillir la compote qui glisse. Et je ne peux pas faire comme dans la cour d'école et utiliser le couvercle mou d'aluminium en guise de cuillère : il n'est pas désinfecté.

Alors je prends la fourchette et je tente le coup.
C'est plus long que d'habitude.
C'est risqué.

Du grand Art, qu'elle me dit.

Et nos yeux rigolent
de se jouer de.